

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 62 (1924)  
**Heft:** 17

**Artikel:** A l'occasion du 14 avril : le canton de Vaud  
**Autor:** Olivier, Juste  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-218719>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 27.12.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

A l'occasion du 14 Avril.

**LE CANTON DE VAUD**

Ah oui ! Sachons sourire au milieu des tempêtes  
A ces premiers rayons qui luisent sur nos têtes !  
C'est le matin, c'est le réveil !  
Ainsi le laboureur, quand il sort du village  
Et qu'il voit scintiller l'herbe du pâturage,  
Salue et bénit le soleil.

Ne nous effrayons pas si quelquefois l'orage  
Passant dans notre ciel ternit par un nuage  
Cette lueur du jour naissant.

Quand de la foudre au loin retentit la voix sombre,  
Restons fermes chez nous et n'allons pas, dans l'ombre  
Trébucher sur un sol glissant.

Vivons de notre vie ! Assez longtemps esclaves,  
Maintenant que nos pieds sont déchargés d'entraves,  
Marchons dans une route à nous !

En attendant le jour où les peuples du monde,  
Secrètement poussés dans une paix profonde  
Enfin se réuniront tous.

Soyons républicains ! La Gauloise Helvétie  
Aux fils Germaines de Tell aujourd'hui s'associe :  
La République est leur dépôt.

C'est un germe caché dans un sol héroïque :  
Le vent de l'avenir, qui souffle d'Amérique,  
Le saura mûrir assez tôt.

Surtout, soyons chrétiens ! La croix resplendissante  
Surmonte toujours plus la nuée impuissante  
Où s'avouglait l'orgueil humain.

D'âges renouvelés, une avenue immense  
S'ouvre devant la terre et la croix recommence  
A lui montrer le vrai chemin.

Puis, nous aurons toujours, quoi que le temps amène,  
Quel que soit le drapeau que la famille humaine,  
Pour signal, arbore à nos yeux.

Nous ne perdrons jamais cette belle nature,  
Sous des monts parfumés le Léman qui s'azure  
Au souriant regard des cieux.

Juste Olivier.

**LE NUAGE**

**J'**AI toujours aimé voir briller la lune ;  
le soleil, lui, peut se lever avant moi  
autant qu'il le voudra, mais je tiens  
particulièrement à me trouver sur les lieux lors-  
que la lune sort de son lit de nuages et s'élève  
dans le ciel avec sa tranquille majesté de reine  
sûre de son éternel royaume. — Etant enfant,  
lorsque ma sagesse avait mérité une récompense,  
je demandais de rester debout pour voir le lever  
de la lune. Plus tard, à vingt ans, j'ai rêvé à sa  
lumière sereine ; je lui ai confié tout bas des  
secrets qu'elle seule a entendus ; puis elle a as-  
sisté à des échanges de paroles et de promesses  
qu'elle n'a jamais répétées, mais dont, de son  
regard pur et grave elle a plus tard surveillé  
l'exécution.

Depuis longtemps je n'ai plus rien à confier  
à ma bonne vieille lune ; et pourtant je me dé-  
range encore parfois pour lui rendre visite lors-  
que je la sais en possession de tous ses quar-  
tiers. C'est dans cette intention que, dernière-  
ment je sortis un soir pour m'avancer dans la  
campagne.

Marchant rapidement, je me trouvai bientôt  
devant une ferme des environs, en train de cau-  
ser avec le propriétaire et sa femme.

Assis devant leur maison, ils m'offrirent une  
place, auprès d'eux, sur leur banc et j'acceptai  
avec plaisir cette offre bienveillante.

Les deux époux paraissaient tout heureux en  
m'annonçant qu'enfin la désolante sécheresse qui  
durait depuis si longtemps, allait prendre fin.

— Voyez, me dit le fermier, ce nuage qui se  
promène là-haut, du côté d'où nous arrive la  
pluie, nous annonce un changement de temps et,  
pas plus tard que cette nuit, nous allons avoir  
de l'eau ! nos pauvres prés desséchés vont-ils  
être contents de recevoir enfin une bonne trem-  
pée !

— Oui, ajouta la fermière ; mais pourvu au  
moins que la pluie ne dure pas trop longtemps !  
Vous savez, une fois que le temps est dérangé,  
il a souvent de la peine à se remettre.

Puis, s'adressant à son mari :

— Louis, il te faut au moins bien penser à ce  
que tu veux donner à faire demain au domesti-  
que — car rien n'est plus ennuyant que de voir  
les hommes se traîner par la maison sans rien

faire. Il me semble que tu devrais sortir déjà ce  
soir la seille à purin ! la pluie de cette nuit la  
tremperait et ce serait de l'avance pour demain :  
car on ne saura par où commencer ; dès que la  
terre sera un peu mouillée il faudra labourer le  
jardin pour planter les haricots et les choux. Tu  
as aussi de la paille à arranger pour attacher la  
vigne, et puis, voir s'il y a des outils pour les  
foins qui auraient besoin d'être raccommodés ; en  
tous cas il se trouvera sans doute des dents à  
remettre aux rateaux !

— Encore quoi ?... fit le fermier impatient :  
quel travail pourrais-tu nous trouver encore  
pour demain ? pour un pauvre jour pendant le-  
quel on pourra avoir le plaisir de regarder tom-  
ber de la pluie, ce plaisir que nous espérons en  
vain depuis des jours et des semaines ? Si on ne  
peut s'accorder un peu de répit pendant une  
journée de mauvais temps, il vaudrait autant  
être des esclaves ! Et puis, tu dois joliment  
amuser cette dame avec tes histoires de seille à  
purin et de dents de rateaux !

— Oh ! monsieur, ne regardez pas à moi pour  
parler de vos travaux, lui dis-je, ceux de la  
campagne m'intéressent beaucoup et je suis heu-  
reuse d'avoir pu me reposer un moment auprès  
de vous !

Malgré mes paroles, le fermier resta sombre  
et maugréa encore contre les femmes qui fe-  
raient mieux de s'occuper de leurs marmites !

Je jugeai prudent de me lever pour retourner  
sur mes pas. Chose curieuse ! pendant que le  
paysan et sa femme se préparaient une petite  
révolution conjugale, l'auteur de la querelle, le  
nuage, précurseur de la pluie filait, filait douce-  
ment du côté de la montagne derrière laquelle il  
allait disparaître.

En même temps, la lune pleine et magnifique  
faisait là-bas une grandiose apparition dans un  
ciel d'une incomparable pureté !

Malgré tout, de poétiques pensées ne m'occu-  
pèrent pas ce soir-là, mais je me dis en me hâ-  
tant vers ma demeure : « Il est certain que s'il  
y a quelque part dans ce moment des éclats de  
tonnerre, de la pluie, de la grêle et du vent, tout  
cela ne sortira pas du nuage, messenger trompeur  
de la pluie ! »

C. Ribaux.

**A l'examen.** — Un élève vétérinaire passe un exa-  
men. Le professeur lui pose la question suivante :

— Si vous étiez établi vétérinaire et qu'un client  
vous amenât un cheval d'apparence vigoureuse, mais  
poussif, que conseillerez-vous à son propriétaire ?  
— De s'en défaire le plus vite possible.

**La joie en deuil.** — On le « deuil en joie », comme  
vous voudrez. Ça se passe chez un costumier, la  
veille des Brandons.

Une demoiselle désire louer un domino noir, com-  
plètement noir :

— Vous comprenez, dit-elle, c'est que je suis en  
grand deuil ; je ne puis pas porter un costume de  
couleur.

**LE MOINEAU D'OUCHY**

**N** lit dans l'*Aviculture* :

Le moineau passe pour peu intelligent.  
Ah ! que non, du moins pas chez nous.  
Preuve en est la curieuse observation suivante  
faite par un journaliste :

« J'avais pris à Ouchy, 10 heures 05, le ba-  
teau pour Evian. C'était le *Genève*. Je m'étais  
installé à l'arrière. Comme je l'avais déjà re-  
marqué, une demi-douzaine de moineaux quit-  
tèrent les arbres du quai pour venir, pendant  
l'arrêt du bateau, picorer sur le pont les miettes  
laissées par les voyageurs. D'habitude, les moi-  
neaux regagnent le rivage avant le départ du va-  
peur, sachant sans doute que leur vol ne leur  
permet pas de franchir au-dessus du lac une dis-  
tance un peu grande.

» Ce matin-là, les oiseaux trouvèrent un fes-  
tin copieux sur le pont. Mais aux premiers tours  
de roue, ils se hâtèrent de regagner la terre.  
Pourtant, il en restait un qui picorait sans relâ-  
che et, pendant qu'il avalait toutes les miettes, il  
ne s'aperçut pas, d'abord, qu'il était emprisonné  
sur le bateau. Brusquement, il revint à lui, sauta  
sur le bastingage, regardant inquiet autour de  
lui. Il courut vers l'avant, mais c'était partout

l'étendue d'eau sans limite ; la brume empêchait  
de voir la côte de Savoie. Le pauvre oiselet re-  
vint à tire-d'aile à l'arrière ; puis, éperdu, af-  
folé, il voltigea de çà et de là, en poussant des  
cris aigus.

» Mais le bateau siffle pour saluer, selon l'u-  
sage, la rencontre du *Montreux* qui d'Evian ve-  
nait à Ouchy. Les deux vapeurs se croisent à  
environ 150 mètres de distance.

» Le pierrot est juché sur les cordages ; il  
tourne la tête d'un côté et de l'autre, comme s'il  
réfléchissait à ce qu'il allait faire. Puis il prend  
son élan tout à coup et vole éperquètement vers  
le *Montreux*. En sorte que le moineau a été ramené  
à son gîte sans billet d'aller et retour par les  
soins de la Compagnie générale de navigation  
sur le lac Léman. La leçon lui aura-t-elle pro-  
fité ? Peut-être ; mais il est bien, maintenant,  
dans le cas de recéder. Malin, le Pierrot ! »

**Bonne nouveau style.** — Comment, Clémence, vous  
voulez me quitter. De quoi vous plaignez-vous ? Je  
fais toujours moi-même la moitié de votre ouvrage.

— Ben oui ! mais là, sincèrement... je ne suis pas  
du tout satisfaite du travail de madame !

**Logique.** — Vous dites que vous êtes végétarien.  
Comment expliquez-vous cela ?

— Oh ! c'est bien simple, je mange la viande du  
boeuf, et le boeuf ne se nourrit-il pas de végétaux ?



**ELSI, L'ÉTRANGE SERVANTE**

Certes, on trouve de belles vallées en Suisse, et  
beaucoup ; qui pourrait les compter ? Aucun livre  
d'école ne s'est encore avisé de les mentionner tou-  
tes. Celle qui abrite Heimiswyl et qui s'étend le long  
de la rive droite de l'Emme bernoise à partir de  
Berthoud est, sinon l'une des plus belles, du moins  
l'une des plus riantes et des plus prospères. Les  
montagnes qui l'entourent ne présentent rien d'im-  
posant ni d'extraordinaire. Ce sont de bon gros co-  
teaux de l'Emmenthal, en bas d'un vert pâle, en haut  
d'un vert foncé ; cultivées ou couvertes de pâturages  
dans leurs régions inférieures et sur la hauteur cou-  
ronnées de sapins. Comme c'est une vallée transver-  
sale, aboutissant au Nord-Ouest à celle plus impor-  
tante où l'Emme a fait son lit, la vue y est fort res-  
treinte. On ne peut voir les Alpes qu'en s'élevant sur  
le revers des montagnes qui de droite ou de gauche  
enserrent le pays, mais de là, au midi, elles s'offrent  
dans toute leur majestueuse beauté. De toutes parts  
une eau limpide s'échappe des rochers, s'écoule dans  
les prairies et le sol ainsi arrosé est propre à toute  
sorte de cultures. La vallée est riche, les maisons jo-  
lies, coquettement ornées ; si quelqu'un désire visi-  
ter ces célèbres habitations de l'Emmenthal et se  
rendra compte de leur architecture, il en trouvera en  
grand nombre et de fort belles dans la vallée dont  
nous parlons.

En 1796 vivait dans une de ces métairies, en qua-  
lité de servante, Elsi Schindler : on prétend que ce  
n'était pas son véritable nom. C'était une étrange  
fille et personne ne savait qui elle était ni d'où elle  
venait. Une fois, au printemps, — il se faisait tard  
— on avait frappé à la porte, et lorsque le paysan  
eut ouvert la fenêtre pour voir qui était là, il aper-  
çut une grande jeune fille sur le seuil. Elle portait  
un paquet sous le bras et lui demanda un asile pour  
la nuit. C'est encore une ancienne coutume dans le  
canton de Berne qui permet à tout voyageur à court  
d'argent ou peu disposé à passer la nuit à l'auberge,  
de s'adresser à la première maison de paysan qu'il  
trouve sur son chemin. On lui accorde l'hospitalité  
soit à l'étable, soit dans un bon lit chaud ; le soir,  
on lui donne à manger et à boire, et parfois, le ma-  
tin, on lui glisse dans la main quelque menue mon-  
naie pour l'aider à continuer sa route. Que de mai-  
sons dans le pays qui pratiquent chaque jour cette  
hospitalité que l'Orient revendique pour lui seul !

**N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise**

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint  
aux meilleures conditions tous les vêtements  
défraîchis.